

L'ÉVOLUTION : UNE THÉORIE INVALIDÉE PAR LES FAITS

Gérald Pech,
Louis Boné,
Marc Polo,
Philippe David*

Introduction

Dans le livre *De la Genèse au génome*¹ édité sous la direction de Lydia Jaeger et paru en février 2011, deux chapitres ont été consacrés aux preuves scientifiques en faveur de la théorie de l'évolution. Ces chapitres sont : « Les preuves et les questions ouvertes de la théorie de l'évolution » (pp. 55 à 67) du généticien évangélique Pascal Touzet, et « Les fossiles et l'évolution » du paléontologue Marc Godinot, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, catholique (pp. 69 à 83). Par cet ouvrage collectif, les auteurs ont clairement exprimé leur adhésion sans faille à la théorie de l'évolution, à sa logique darwinienne, s'alignant de fait sur l'appréciation de Richard B. Goldschmidt qui avait déclaré que « l'évolution du monde animal et végétal est considérée par tous ceux qui sont capables de jugement comme un fait qui n'a besoin d'aucune preuve supplémentaire. » (*American Scientist* 1952, 40:84)².

Le présent article a pour objet l'examen de la validité de ce qui a été avancé par deux scientifiques chrétiens comme étant des preuves – acceptées de façon consensuelle par la communauté scientifique internationale – de la théorie synthétique moderne de l'évolution, encore appelée le néodarwinisme. Il ne prétend aucunement fournir une réfutation exhaustive et systématique de l'évolution ; il se contente de s'arrêter sur les arguments mentionnés dans *De la genèse au génome*.

* Louis Boné, titulaire d'un doctorat en commerce extérieur, est écrivain et conférencier sur le thème du créationnisme, ancien, co-pasteur et enseignant dans l'Église ; il est aussi le directeur exécutif de l'association «PORTE DE L'ESPERANCE INTERNATIONAL » pour la France ; Philippe David, titulaire d'une maîtrise EEA (Electronique, Electrotechnique et Automatisme) et d'un DESS d'informatique industrielle et d'instrumentation, est enseignant de physique-chimie en lycée ; Gérald Pech, titulaire d'un diplôme d'ingénieur en électronique et d'un doctorat en télécoms et réseaux de Supaero, est ingénieur chargé de recherches et chef de projet en télécommunications aérospatiales ; Marc Polo, qui a suivi une formation de troisième cycle en chimie, est retraité, après avoir passé presque 30 ans au sein du laboratoire pharmaceutique Sanofi-Aventis dans le domaine de la documentation scientifique. La contribution de Louis Boné est développée beaucoup plus amplement dans son livre *Le grand mensonge sur les fossiles*, éditions Maranatha, série III de la collection « Le Grand Mensonge », 2005, 268 pages.

¹ *De la Genèse au génome, Perspectives bibliques et scientifiques sur l'évolution*, ouvrage collectif sous la direction de Lydia Jaeger. Editions Excelsis, Editions de l'Institut Biblique, Groupes Bibliques Universitaires, 2011.

² Cité par Duane T. Gish in *Evolution: the Fossils STILL Say NO!*, Institute for Creation Research, 1995.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de bien définir les termes utilisés afin d'éviter toute ambiguïté. Comme Henri Blocher, nous n'entendons pas traiter ici la question de l'origine de la vie, ou encore celle de l'abiogenèse. Le terme d'évolution sera utilisé, tout au long de cet article, dans le sens de transformisme interspécifique à travers la descendance d'un ancêtre commun par modifications des espèces, phénomène appelé dans la littérature « macro-évolution ». Les variabilités intraspécifiques, souvent appelées, mais à tort, « micro-évolution », n'entreront donc pas dans le cadre de la définition. Il convient, à ce stade, de remarquer que Touzet ne prend même pas la peine de faire cette distinction et confond donc les deux processus dès le départ, comme si une preuve de l'évolution à petite échelle établissait la preuve de l'évolution générale, comme si les deux processus étaient interchangeables.

I. Le témoignage du registre fossile

A. Les fossiles sont la seule preuve directe de l'évolution

Comme Darwin l'avait reconnu en son temps, la doctrine de l'évolution tient ou tombe avec les fossiles. Selon cette théorie, si elle est vraie, une quantité colossale de fossiles de créatures intermédiaires doit être enfermée dans les strates géologiques. Ces fossiles sont l'unique *preuve* possible de l'existence, à un moment donné du passé, du passage entre espèces différentes. Or, cette preuve unique était absente à l'époque de Darwin. Darwin reconnaissait cette absence de formes intermédiaires, mais il l'attribuait au faible nombre de fossiles découverts et à l'extrême rareté de leur formation.

« La géologie ne révèle assurément pas une série organique bien graduée, et c'est en cela, peut-être, que consiste l'objection la plus sérieuse qu'on puisse faire à la théorie. Je crois que l'explication se trouve dans l'extrême insuffisance des documents géologiques³. »

Darwin pensait, espérait que les recherches paléontologiques confirmeraient sa théorie ; de son vivant, il se cramponnait à cette hypothèse devenue sa vision du monde. Mais aujourd'hui les muséums du monde entier contiennent plus de deux cents millions de fossiles, de sorte qu'il est impossible d'avancer que le registre fossile est incomplet. Comme Carl Werner l'écrit en citant de nombreux paléontologues réputés, « les archives fossiles sont complètes, équilibrées, précises et impressionnantes⁴. » Que nous enseignent donc, aujourd'hui, les fossiles après 150 ans de recherches et de fouilles intenses ? Il est possible d'affirmer que les fossiles témoignent d'une histoire de la Terre marquée par des *catastrophes de grande ampleur*, de la *discontinuité*, de la *complexité* et de la *stabilité* des espèces.

B. La discontinuité du registre fossile

Pratiquement toutes les nouvelles espèces fossiles découvertes depuis les années 1860, représentant des milliers d'espèces différentes, montrent soit des formes voisines ou identiques aux espèces connues, soit des types, des groupes uniques de parenté inconnue. L'absence de nombreuses formes intermédiaires exigées par la théorie de l'évolution est remarquable. Dès le début de leur apparition dans les archives fossiles, les onze grands types d'invertébrés sont complètement distincts les uns des autres. Ces groupes fondamentaux sont donc apparus sans histoire évolutive. Les fossiles démontrent les fossés énormes qui existent

³ C. Darwin, *L'origine des espèces*, Flammarion, 1992, 344.

⁴ C. Werner, *Evolution: The Grand Experiment*, Vol. 1. New Leaf Press 2007, 182, 183.

entre toutes les espèces, passées et présentes. Ces faits bruts justifient un verdict sans appel de la part des scientifiques évolutionnistes les plus renommés :

– George Neville : « ... le registre fossile continue toujours d'être composé principalement par des fossés⁵. »

– Stephen Jay Gould : « ... L'archive fossile avec ses transitions abruptes ne soutient en rien un changement graduel... Tous les paléontologistes savent que l'archive fossile contient précisément peu de formes transitoires ; les transitions entre les groupes majeurs sont caractéristiquement abruptes⁶. »

– Steven M. Stanley : « ... le registre fossile connu ne documente pas un seul exemple d'évolution phylogénique accomplissant une transition morphologique majeure et donc n'offre aucune preuve que le modèle gradualiste puisse être valable⁷. »

Autrement dit, les fossiles ne témoignent en rien d'une histoire transformiste graduelle mais bien plutôt d'apparitions soudaines de créatures entièrement formées et fonctionnelles, soit de créations spéciales.

C. La complexité

Aujourd'hui, les organismes sont rangés dans des séquences allant du plus « simple » au plus « complexe » ; mais si nous regardons chaque plan de base séparément, nous nous apercevons que les types « primaires » ne sont pas simples. Ils sont, au contraire, extrêmement complexes. Dès la base de la colonne géologique, se trouvent beaucoup d'exemples d'organismes complexes défiant toute imagination : par exemple, l'œil incroyablement complexe des trilobites qui font partie pourtant des animaux les plus anciens. L'apparition quasi simultanée des grands groupes d'invertébrés dès le début de la vie montre la présence d'organes complexes : yeux composés, appareils digestifs, appareils locomoteurs, système nerveux, organes des sens (fossiles du gisement d'Ediacara, etc.).

D. La stabilité ou invariance des espèces

Un « fossile vivant » est un animal ou une plante vivant aujourd'hui, mais présent en même temps dans le registre fossile. Ce sont des organismes que les scientifiques croyaient éteints et que l'on a retrouvés vivants. Il existe des centaines de fossiles vivants. Les plus connus sont le *Cœlacanthe* (qui était censé être un fossile caractéristique d'une époque, ainsi qu'une forme transitoire), le *Dipneuste*, le *Trilobite*, le *Limule*, l'*Huître*, le *Nautile*, le *Péripate*, la *Myxine*, la *Lamproie*, le *Grand Requin Blanc*, l'*Esturgeon*, les *Mille-pattes*, le *Poisson d'argent*, le *Cafard*, la *Libellule*, l'*Hattéria*, la *Salamandre* et presque tous les autres reptiles. Parmi les oiseaux, on peut citer le *Huard* (plongeon arctique) et le *Grèbe*, le *Rouge-Bec tropical* et la *Frégate*, le *Coucou* et la *Mouette*. Viennent ensuite l'*Opossum* et le *Tatou à neuf bandes*, le *Castor*, la *Chauve-souris frugivore*, le *Lamantin*. Les plantes sont souvent aussi préservées en état fossile : les *Lycopodes*, la *Prêle*, la *Fougère*, le *Ginkgo*, les *Araucarias*, le *Séquoia*... Sans parler aussi des nombreux insectes trouvés inchangés dans l'ambre : blattes, moustiques...

⁵ T. Neville George, *Science Progress*, vol. 48, janvier 1960, p. 3.

⁶ S.J. Gould, *Natural History*, vol. 86, juin-juillet 1977, 22 et 24.

⁷ S.M. Stanley, *Macroevolution*, W.H. Freeman, San Francisco, 1979, 39.

Les « fossiles vivants » sont des témoins fidèles de la *stabilité* des espèces dans le temps, puisque les organismes sont restés identiques à eux-mêmes ; cela contredit l'histoire évolutive supposée remplie de stades temporaires et intermédiaires reliant l'amibe à l'homme.

E. Examen des prétendues séries évolutives

Face à ces faits vérifiables et vérifiés qui rendent un témoignage éloquent à la stabilité et à la discontinuité des espèces, comment expliquer les affirmations enthousiastes, formulées encore en 2011, selon lesquelles les fossiles prouvent l'évolution ? Voici ce qu'affirme Touzet :

« On retrouve aussi des formes intermédiaires ou transitoires qui témoignent de l'évolution des mammifères, du passage d'une lignée de dinosaures vers celle des oiseaux, ou encore du retour à la vie aquatique des mammifères marins comme la baleine. Enfin, la collection des fossiles de la lignée des hominidés (qui conduit à l'homme moderne) témoigne d'une évolution vers la bipédie, et d'une évolution de la forme du crâne, de la mâchoire, de la taille du cerveau depuis l'ancêtre commun des différents primates actuels, dont le chimpanzé, notre plus proche cousin. »

Ces exemples de lignées évolutives sont repris et développés par Godinot. Il existe, bien sûr, beaucoup de candidats aux « chaînons manquants », mais examinons seulement quelques-uns des exemples donnés par Touzet et Godinot.

1. La série évolutive du cheval

Godinot commence par la série évolutive du cheval, exemple le plus frappant et le plus emblématique. O.C. Marsh trouva, durant les années 1870, des os et des dents dans le Wyoming et le Nebraska, qu'il rassembla en trente séries différentes de chevaux fossilisés. Il clamait que ces séries représentaient « l'évolution » du cheval. Il exposa ces séries à l'Université de Yale, séries qui furent plus tard copiées par une multitude de musées. Marsh publia alors, dans l'*American Journal of Science* en 1879, un schéma dans lequel il tentait de démontrer le prétendu développement des membres et des dents au cours des différentes étapes de « l'évolution » du cheval. Ce schéma fut alors été largement repris par d'autres publications et manuels. Le schéma est resté le même aujourd'hui.

Une analyse minutieuse de ce schéma évolutif révèle les difficultés suivantes pour l'évolution du cheval :

- a. Il existe une vingtaine de séries fossiles différentes d'un musée à l'autre.
- b. Le nombre de côtes chez les différentes formes intermédiaires ne concorde pas avec la séquence. *Hyracotherium* (ou encore *Eohippus*) ; le premier représentant supposé de la lignée, possède 18 paires de côtes ; le suivant, *Orohippus*, en a 15, et ensuite *Pliohippus* en a 19, et le cheval moderne *Equus Scotti* possède 18 paires. La même chose est vraie pour les vertèbres lombaires. Leur nombre varie de 6 à 8 pour revenir à la fin à 6.
- c. *Eohippus* (le cheval du matin, de l'aurore) est appelé *Hyracotherium* par les experts du fait de sa ressemblance avec l'hyracoïde ou hyracien moderne. Certains musées rejettent *Eohippus* parce qu'il est identique au daman qui vit aujourd'hui en Afrique. Un autre cousin vivant qui se trouve en Amérique du Sud est le blaireau⁸. En d'autres termes, le premier «cheval » n'est pas du tout un cheval.

⁸ *Creation*, volume 14, n° 2, janvier 2004, 5.

- d. Les séries du cheval n'existent que dans les musées. Jamais une série complète de fossiles dans l'ordre évolutif correct n'a été trouvée nulle part dans le monde. Quand les « formes » sont trouvées sur un même continent, la forme à trois doigts et celle à un doigt sont trouvées dans les mêmes strates géologiques, c'est-à-dire qu'elles sont contemporaines.
- e. Il n'y a aucune forme transitoire séparant ces créatures. Comme avec tous les autres fossiles, chacune d'elles apparaît soudainement dans le gisement fossile et reste inchangée.
- f. Les fossiles qui, selon l'hypothèse évolutionniste, devraient se trouver dans les strates les plus basses (les plus anciennes), sont trouvés couramment dans les strates les plus récentes et même en surface. Ainsi, les fossiles d'*Eohippus* sont trouvés dans les strates situées le plus près de la surface, en même temps que les fossiles de chevaux modernes.
- g. En Amérique latine, le cheval à un doigt (le plus récent, le moderne) est trouvé sous le cheval à trois doigts (plus âgé), ce qui veut dire que le petit-fils est plus âgé que le grand-père.
- h. On trouve les « chevaux » fossilisés en peu partout dans le monde : en Europe, en Amérique du Sud et du Nord, aux Indes... A certains endroits, tous les « chevaux » sont trouvés fossilisés ensemble.
- i. On trouve aussi des chevaux à trois doigts encore aujourd'hui.
- j. Les séries exposées dans les musées sont basées généralement sur la taille des animaux, le développement étant supposé se faire du plus petit au plus grand. Mais c'est oublier que la taille des chevaux modernes est caractérisée par de forts écarts. Le plus grand cheval actuel est le *Clydesdale* et le plus petit est le *Fallabella* de 43 cm de hauteur. Les deux font partie de la même espèce et aucun des deux n'a évolué à partir de l'autre.
- k. L'augmentation de taille d'*Eohippus* à *Equus* n'a aucun sens selon l'évolution, car on passe d'un animal mangeur de feuilles à un animal herbivore. Il aurait donc été plus logique d'avoir une évolution dans l'autre sens. Il en est de même pour l'augmentation de la vitesse de course. Il s'avère qu'*Eohippus* courait aussi vite que qu'*Equus* : il n'existe donc aucune raison pour que la sélection naturelle fasse évoluer ces animaux de trois doigts à un doigt.

Ces faits ont forcé les experts les plus honnêtes à faire des déclarations iconoclastes. Voici ce qu'en dit G.G. Simpson : « La transformation continue et uniforme de *Hyracotherium*⁹ en *Equus*¹⁰, si chère au cœur des générations d'écrivains de manuels scolaires, ne s'est jamais produite dans la nature. » La vérité ne saurait être dite de façon plus claire et plus formelle. Et le biologiste Heribert-Nilsson¹¹ d'affirmer : « L'arbre généalogique du cheval est merveilleux et parfait uniquement dans les manuels scolaires ». L'« évolution » du cheval n'est que le résultat d'interprétations malencontreuses des faits et rien d'autre. Walter Barnhart démontre, dans sa thèse scientifique, que les différents dessins de « l'évolution » du cheval ont été tirés des mêmes données par différents évolutionnistes¹².

Face à ces jugements avisés, l'assertion de Godinot fait sourire : « Les formes ancestrales de ces groupes sont très proches les unes des autres, et *il faut être spécialiste averti pour savoir les placer au bon endroit.* » « Être spécialiste averti » serait-il un bel

⁹ Le nom latin du premier élément supposé dans la série évolutive du cheval.

¹⁰ Le nom latin du cheval moderne.

¹¹ Heribert-Nilsson, *Synthetische Artbildung*, Gleerup, Sweden, Université de Lund, 1954, 551-552.

¹² W. Barnhart, *A critical evaluation of the phylogeny of the horse*, ICR, Santee, CA, 1987.

euphémisme pour parler d'un subjectivisme nécessaire pour forcer les faits dans le sens de l'imagination ?

2. Evolution des baleines

Les baleines sont des mammifères aquatiques de l'ordre des Cétacés. La théorie de l'évolution maintient que les mammifères terrestres ont évolué, à partir des reptiles, il y a environ 220 millions d'années, et qu'une espèce de mammifères, il y a environ 50 millions d'années, est retournée dans l'eau et a évolué en baleine. Cette évolution serait bien prouvée, dit-on.

Mais est-ce vraiment le cas ? Tout d'abord, quel est le mammifère terrestre qui a évolué en baleine ? Il n'y a pas d'accord entre les évolutionnistes. Un animal de la famille des hyènes¹³ (Muséum d'Histoire Naturelle de l'Académie des Sciences de Californie) ? Un animal de la famille des chats (exposition du Muséum d'Histoire naturelle de l'Université du Michigan) ? Un hippopotame (des biologistes japonais) ? Ces différents animaux partagent certaines caractéristiques avec les baleines (des dents, de l'ADN...). Phil Gingerich, professeur de géologie et directeur du Muséum de Paléontologie de l'Université du Michigan a déclaré que « le trait principal qui est similaire entre les hyènes à sabots et les baleines archaïques, ce sont les dents ». Mais les scientifiques de l'Institut de Technologie de Tokyo ont découvert que l'ADN de l'hippopotame est le plus proche de celui des baleines comparé à tous les autres groupes de mammifères. Néanmoins, contrairement aux baleines qui sont toutes carnivores (même les baleines à fanons), les hippopotames sont herbivores. De plus, « les hippopotames arrivent très tard sur la scène, quand les baleines y étaient déjà depuis des dizaines de millions d'années. (...) Les associer est réellement une absurdité pour quiconque prend au sérieux le registre fossile », affirme Daryl Domning, paléontologue et professeur d'anatomie à l'Université d'Howard.

Le deuxième intermédiaire, *Ambulocetus natans*, ne ressemble en rien à une baleine, au point qu'Annalisa Berta peut dire que « c'est une baleine en vertu de son inclusion dans cette lignée » ! Phil Gingerich exprime le même doute : « [*Ambulocetus*] n'est peut-être pas dans la lignée principale [de l'évolution des baleines]. »

Le troisième intermédiaire, *Rodhocetus kasrani*, dont Annalisa Berta dit qu'il utilisait sa nageoire caudale et non pas ses pattes arrière pour se propulser dans l'eau, a son squelette exposé au Muséum d'Ann Arbor. On a demandé à Phil Gingerich comment il savait que *Rodhocetus* avait une queue de baleine, puisque cette extrémité manque dans le fossile exposé. Avec quelque hésitation, il a répondu : « J'ai spéculé qu'il pouvait avoir une nageoire caudale ... Maintenant je doute que *Rodhocetus* ait eu une nageoire caudale... *Rodhocetus* ne possède pas le genre de pattes antérieures qui peuvent être déployées comme des nageoires. » En réalité, le schéma a été complété ... à la main !

Quant au cinquième intermédiaire, *Basilosaurus isis*, Lawrence Barnes, expert dans l'évolution des baleines au Muséum d'Histoire naturelle de Los Angeles, suggère qu'il ne figure pas dans la lignée des baleines modernes. Il croit qu'il vivait en même temps que les formes plus modernes.

¹³ La probabilité pour qu'une hyène se change en baleine par mutations a été calculée par Carl Werner : 2×10^{-1628} (*Evolution: The Grand Experiment*, 52-54).

3. Evolution des dinosaures en oiseaux

D'après Godinot, « parmi les grandes transitions, on peut citer (...) les petits dinosaures à plumes du Crétacé inférieur de Chine, qui, ajoutés à des oiseaux aussi ou plus primitifs que *l'Archaeopteryx*, viennent de compléter d'une façon remarquable la transition entre dinosaures et oiseaux. » Il semble simplement invraisemblable et ahurissant que l'exemple de *l'Archaeopteryx*, « le chaînon manquant par excellence » dans l'évolution supposée des dinosaures en oiseaux, ait été repris par Godinot alors qu'il a perdu son statut de chaînon manquant et que son histoire est si intimement liée à des fraudes notoires.

Détaillons les principaux arguments scientifiques, étayés par les découvertes les plus récentes, qu'invoque un nombre croissant de scientifiques pour affirmer que *l'Archaeopteryx* n'était qu'un oiseau, et non une forme intermédiaire.

- a. En premier lieu, *l'Archaeopteryx* apparaît soudainement dans le registre fossile, entièrement formé (tout comme le reste des invertébrés et les vertébrés), sans aucune trace d'un quelconque ancêtre présumé.
- b. *Les os de l'Archaeopteryx* : *l'Archaeopteryx* a des os creux comme tous les oiseaux, ce qui lui donne stabilité et légèreté pour le vol, tandis que les dinosaures ont des os épais et solides. Il est donc impossible que les dinosaures aient évolué en oiseau.
- c. *Les ailes étaient bien développées et prévues pour le vol*. Les plumes d'*Archaeopteryx* étaient asymétriques, découpage typique des plumes chez les oiseaux volants, qui démontre la spécialisation et l'aptitude d'*Archaeopteryx* au vol¹⁴. Le spécialiste mondialement renommé Alan Feduccia a écrit : « Les plumes sont une adaptation presque parfaite pour le vol », parce qu'elles sont légères, fortes, d'une forme aérodynamique et possèdent une structure complexe de rémiges et plumules¹⁵.
- d. *L'Archaeopteryx avait les plumes d'un oiseau moderne*. C'est ce qu'a montré une étude des plumes de *l'Archaeopteryx* d'Alan Feduccia parue dans *Science*¹⁶. « Grâce à ses plumes, *l'Archaeopteryx* peut clairement être classé comme un oiseau¹⁷. »
- e. *Impossibilité de transformation des écailles en plumes*. La plupart des évolutionnistes croient, comme Richard Dawkins, que « les plumes sont des écailles reptiliens modifiés¹⁸. » Mais cette explication ne peut pas être soutenue pour les raisons suivantes :
 - Les écailles représentent des plis dans la peau, des plaques cornées, tandis que les plumes sont très complexes dans leur structure, consistant en une tige centrale de laquelle partent des barbes, entre lesquelles il y a des barbules. De plus, les plumes et les écailles proviennent de deux couches différentes de la peau, et le développement de la plume est fondamentalement différent de celui des écailles. Les plumes proviennent des follicules de la peau (structure macro ou microscopique en forme de sac) tout comme les poils.
 - Les protéines (F-kératines) des plumes sont biochimiquement différentes des protéines de la peau et des écailles (a-kératines). C'est ce qu'atteste A. H. Brush, professeur de physiologie et de neurobiologie à l'Université du Connecticut : « Au niveau morphologique, les plumes sont considérées comme similaires aux écailles reptiliennes. Pourtant, (...) la structure protéinique des plumes est unique dans le

¹⁴ E. Olson et A. Feduccia, « Flight Capability and the Pectoral Girdle of *Archaeopteryx* », *Nature*, 1979, 248.

¹⁵ A. Feduccia, *The Origin and Evolution of Birds*, New Haven, CT: Yale University Press, 1996, 130.

¹⁶ A. Feduccia et H. B. Tordoff, *Science* 203, 1979, 1020.

¹⁷ C.O. Dunbar, *Historical Geology*, John Wiley and Sons, New York, 1961, 310.

¹⁸ R. Dawkins, *Climbing Mount Improbable*, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, Angleterre, 1996, 133.

monde des vertébrés (...). Nous n'avons pas détecté chez les reptiles de tissu épidermique qui puisse nous donner un point de départ pour les plumes des oiseaux¹⁹.»

– Les écailles qui couvrent les corps des reptiles sont totalement différentes des plumes aviaires. A la différence des plumes, les écailles ne pénètrent pas la peau, mais représentent seulement une couche dure à la surface du corps. L'évolutionniste Alan Feduccia est formel : « Les plumes sont une caractéristique unique aux oiseaux. En dépit des spéculations sur la nature des écailles allongées trouvées sur des formes comme *Longisquama* (...), qui sont des structures similaires aux plumes, il n'y a simplement aucune preuve démontrable que ce soit la vérité²⁰. »

– Les plumes possèdent une organisation arborescente complexe (enchevêtrement ordonné des divers filaments) qui n'a rien à voir avec une écaille plate.

f. *Impossibilité de l'évolution du poil en plume.* Les évolutionnistes ont finalement changé d'argument en disant que la plume ne vient pas de l'écaille mais du poil. Mais d'où provient alors le poil ? Comment une structure simple comme le poil peut-elle arriver à donner une structure complexe comme la plume ? N'oublions pas sa légèreté, sa forme parfaite, ses couleurs, ses différentes tailles selon son rôle, sa fixation solide, son orientation parfaite et coordonnée, etc.

g. *Des appareils respiratoires différents* : les oiseaux possèdent un poumon où l'oxygène s'échange dans des canaux alors que, pour les reptiles, il s'échange dans des alvéoles. Qui a trouvé la solution pour une telle évolution ? Malheureusement, ce genre de problème est passé très souvent sous silence.

4. Evolution humaine

Quand on connaît les circonstances de la découverte des fossiles « pré-humains », on a raison de n'accorder aucun crédit aux thèses élaborées sur l'origine de l'homme. C'est ainsi qu'*Hesperopithecus*, l'homme du Nebraska, a été reconstitué à partir ... d'une dent – qui s'est avérée plus tard être une dent de porc ! L'éminent zoologiste évolutionniste français Pierre-Paul Grassé livre à ce sujet une réflexion intéressante :

« Dans l'histoire des Primates, il faut bien se garder de prendre pour argent comptant les reconstitutions de nos ancêtres, fondées sur de misérables documents (quelques dents, un fragment de mâchoire, une calotte crânienne), que proposent, avec sérieux, des paléontologistes débordant d'imagination. Ceci explique la promptitude avec laquelle les arbres généalogiques de l'Homme sont dressés, mais aussi abattus. Nous avons l'impression que les travaux les plus récents sont médiocres, bien qu'ils portent sur des trouvailles nouvelles et intéressantes ; leurs auteurs n'ont ni le savoir, ni le bon sens qui leur permettraient de les interpréter correctement²¹. »

« Lucy », l'australopithèque le plus connu découvert par Donald Johanson en 1974, était un singe comme tous les autres, et non un hominidé. Marvin L. Lubenow le montre après 25 ans d'étude des fossiles humains²². Son bassin était, en particulier, plus large, mais ses phalanges arquées témoignent bien qu'il était arboricole.

¹⁹ A.H. Brush, "On the Origin of Feathers", *Journal of Evolutionary Biology*, 1996, vol. 9, 131-142.

²⁰ A. Feduccia, *On Why Dinosaurs Lacked Feathers, The Beginning of Birds*, Jura Museum, Eichstatt, Allemagne, 1985, 76.

²¹ P.-P. Grassé, *Toi, ce petit dieu ! Essai sur l'histoire naturelle de l'homme*, Albin Michel, 1971, 105.

²² M.L. Lubenow, *Bones of Contention. A Creationist Assessment of Human Fossils*, Baker Books, 1992, 2000. Voyez aussi : D.T. Gish, *Evolution : The Fossils STILL Say NO !* Institute for Creation Research, 1995.

Homo habilis a été ainsi nommé car il aurait fabriqué des outils de pierre très rudimentaires. Or, on a découvert que les chimpanzés actuels peuvent réaliser eux aussi des outils très simples : des sortes de balais pour attraper les termites. Les différences entre le singe et *l'homo habilis* ne tiennent plus.

Homo erectus pose lui aussi un sérieux problème, car il reste inchangé pendant 1,7 million d'années selon les évolutionnistes. Il ne témoigne donc pas d'une évolution graduelle vers l'homme.

L'homme de Néandertal, qui fut longtemps considéré comme l'intermédiaire entre l'homme et le singe, est reconnu maintenant être un *homo sapiens* comme nous.

III. Le témoignage de la génétique

Il est temps maintenant d'examiner la deuxième catégorie de preuves en faveur de l'évolution que Touzet a avancée. Il s'agit des preuves génétiques.

Le grand axiome de l'évolution biologique darwinienne consiste en des mutations génétiques qui modifient très peu le génome²³ en ajoutant une information utile à l'individu, suivies de sélection²⁴ qui élimine les individus moins bien adaptés à leur environnement et optimise un trait particulier pour répondre au changement de l'environnement²⁵. Il transparait clairement que Touzet et Godinot embrassent tous deux cette vision et assimilent la théorie de l'évolution à la seule explication néo-darwinienne. Touzet le résume ainsi : « Les deux forces ou agents de l'évolution sont donc le hasard combiné au temps ».

A. Les mutations

Un grand nombre de mutations sont des mutations ponctuelles correspondant à des erreurs d'une ou plusieurs bases de l'ADN. Elles se produisent en permanence dans nos cellules, soit lors de la duplication de l'ADN, soit d'une manière spontanée, soit encore par l'action d'agents chimiques, des ultraviolets ou de la radioactivité. L'enzyme qui duplique l'ADN se corrige elle-même en se relisant et la cellule ne possède pas moins de 130 enzymes qui ont un rôle de correction. Ce qui montre bien le caractère néfaste des mutations pour la cellule. Malgré tout, un nombre relativement faible de mutations peut subsister, mais leurs conséquences sont majoritairement neutres ou négatives. Il suffit de constater les cancers et autres maladies qu'elles produisent. A l'heure actuelle, on a dénombré entre 6000 et 7000 maladies génétiques et cinq nouvelles sont décrites chaque semaine. Nul médecin ne pense aux mutations comme à quelque chose de positif. En laboratoire, les mutations provoquées chez une petite mouche, la drosophile, n'ont jamais donné une évolution positive de l'animal ; bien au contraire, les drosophiles sont demeurées des drosophiles et sont devenues bien souvent handicapées. De même, les bactéries, malgré leur grande capacité naturelle à muter, demeurent des bactéries. Les mutations existent donc bel et bien, mais la plupart sont neutres

²³ Y. Delage, *L'hérédité et le grand problème de la biologie générale*, 1903. Cité par D. Raffard de Brienne, *Pour en finir avec l'évolution*, Rémi Perrin, 1998, 5.

²⁴ E. Guyénot, *Les sciences de la vie aux XVII^e et XVIII^e siècles ; l'idée d'évolution*. BM. 90 10 a1. Cité par W.R. Thompson, dans la préface de l'édition de 1956 de : Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, Everyman's Library Edition of the *Origin of Species* (n° 811), Londres, J.M. Dent & Sons, Ltd., 1956. Traduit par Claude Eon. *Le Cep*, n° 52, 3^e trimestre 2010, 13.

²⁵ « Note sur la tradition scientifique française opposée aux hypothèses du transformisme », http://www.regard.eu.org/Sciences/TXT.complet.sciences/NSLT_SFOAH.html.

ou nuisibles pour l'individu, sans effet permettant une sélection, comme l'a montré Mooto Kimura²⁶.

La question légitime à se poser est alors la suivante : les mutations sont-elles un agent d'innovation ?

Un gène nouveau c'est-à-dire muté, aurait pour rôle de donner une nouvelle protéine. Or la cellule possède environ 10000 protéines différentes dont la plupart sont des enzymes ayant pour rôle de permettre des réactions chimiques spécifiques. Chaque enzyme a une forme extrêmement précise qui lui permet de s'emboîter parfaitement avec la substance sur laquelle elle agit. Certains de ses atomes se mettent en face de certains des atomes de la substance à transformer avec une précision absolument remarquable et indispensable (système clé-serrure). Une protéine est formée d'une chaîne présentant en moyenne 400 acides aminés. A partir des 20 acides aminés de base, il existe donc 20^{400} possibilités de protéines. A titre de comparaison, il existe seulement 10^{80} atomes dans tout l'univers observable. La cellule devrait donc créer des milliards et des milliards de gènes différents pour avoir la chance de trouver la bonne protéine, mais elle serait morte depuis longtemps encombrée par toutes ces protéines indésirables, sans compter qu'elle devrait répéter cet exploit pour chaque protéine, c'est-à-dire 10000 fois ! Il est facile d'imaginer que quelques mutations suffisent pour qu'une protéine soit transformée en une protéine proche (cas souvent cités des hémoglobines du sang, des opsines de l'œil, etc.), mais pour beaucoup de protéines, les données statistiques nous montrent l'impossibilité d'une apparition par le hasard. Par exemple, considérons l'œil de la drosophile dont l'édification est commandée par 2500 gènes soit 2500 protéines ! Ainsi la théorie de l'évolution se heurte à trois impossibilités :

- l'apparition de la très grande complexité, variété et spécificité des protéines ;
- l'apparition d'un grand nombre de protéines dirigeant un même organe et leur coordination ;
- l'action de la sélection naturelle qui élimine dans une population tout être vivant possédant un organe inachevé car inutile.

Il est donc vain de croire que de rares mutations positives (une sur 100 000, estiment certains) peuvent suffire pour créer des organes nouveaux, bases de la macro-évolution.

Devant ces faits, pourquoi les évolutionnistes continuent-ils alors à affirmer que les mutations peuvent être positives et faire ainsi évoluer le monde vivant ? Ils citent, en général, quelques cas observés qui ne concernent que de petites variations au sein de certaines espèces bien particulières.

Par ailleurs, Touzet cite l'exemple classique de la résistance des bactéries aux antibiotiques, cas des bactéries qui sont capables de s'adapter à un milieu nutritif défavorable, comme preuve de l'évolution. En fait, les bactéries échangent facilement entre elles de l'information génétique. Quand des bactéries sont soumises à un traitement antibiotique, les molécules du médicament s'attachent à un site d'ancrage d'un ribosome des bactéries et interfèrent avec la production de protéines. Le ribosome est alors incapable d'assembler les bons acides aminés et ne peut fabriquer que des protéines non fonctionnelles. Quelques bactéries mutées survivent néanmoins à ce traitement de choc. Ce sont celles-là qui se

²⁶ Cité par M.-P. Schützenberger, « Les failles du darwinisme », interview de M.-P. Schützenberger dans *La Recherche* 1996, 87-90.

reproduisent alors et remplacent la population décimée par le traitement. Les mutations réduisent la spécificité du ribosome : le site d'attachement de l'antibiotique est modifié par la mutation, ce qui empêche l'antibiotique de se fixer. Cette perte d'information conduit à une perte de sensibilité au médicament et produit la résistance. Cet effet se produisant dans les gènes est héréditaire et une nouvelle souche de bactéries résistantes peut surgir de cette mutation. Les ribosomes modifiés ont un fonctionnement dégradé et fabriquent moins vite des protéines. Cependant, en l'absence d'antibiotique, la bactérie non résistante est mieux adaptée pour la survie. La résistance des bactéries aux antibiotiques se fait donc au prix d'une perte de l'information génétique, et ne représente pas une innovation.

Un autre mécanisme possible de la résistance des bactéries consiste en une mutation génétique qui cause une légère déformation d'une enzyme ciblée par l'antibiotique (enzyme dans la bactérie qui normalement dégrade l'antibiotique). La nouvelle espèce émergente n'a aucun gène additionnel ni aucune fonction cellulaire nouvelle. Pire encore, elle est «handicapée» étant donné qu'une de ses enzymes vitales est défectueuse. Mais le résultat est tout de même que cette bactérie survit et que les bactéries non mutantes meurent²⁷. On retrouve le même type de figure au sujet de la résistance du moustique aux insecticides, exemple souvent cité.

B. L'ADN poubelle

Il est plus qu'étonnant de voir l'acceptation sans discernement par Touzet de la notion d'ADN poubelle (non-codant, encore appelé « junk DNA » en anglais), au moment même où ce dogme est en voie d'être abandonné. Voici ce qu'affirme Touzet : « Ainsi la partie codante du génome ne représente que 1 % du génome, dans un océan d'ADN non codant composé en grande partie d'éléments mobiles (environ 50 %), véritables parasites du génome. »

On a cru jusqu'à récemment que cet ADN poubelle était les vestiges de notre passé animal ! Mais on a maintenant découvert qu'en réalité, même ces parties de l'ADN ont leur fonction²⁸. Cet ADN non codant du génome humain est maintenant connu pour être génétiquement actif à plus de 90%²⁹.

Des fonctionnalités de l'ADN non codant ont été découvertes : une grande partie de l'ADN non codant est transcrite en ARN, lequel joue un rôle significatif sur le contrôle de la transcription des régions codantes (activation ou non de cette transcription, localisation des régions) ainsi que sur la régulation de la traduction de l'ARN en protéines. L'ARN issu de pseudogènes augmente également l'expression des gènes fonctionnels correspondants, etc.³⁰ Par ailleurs, des organismes divergents partagent des séquences d'ADN non codant similaires, conservation qui ne devrait pas avoir lieu si cet ADN non codant n'était pas fonctionnel. En effet, la sélection naturelle aurait alors accumulé des mutations d'une manière aléatoire de sorte que les ADN non codants de ces organismes auraient été très différents.

²⁷ « Les preuves incontournables de l'évolution ne sont que du vent », <http://lifeorigin.over-blog.net/article-20531150.html>.

²⁸ J.C. Sanford, *Genetic Entropy & The Mystery of the Genome*, op. cit.. Voir aussi deux DVD du même auteur : *The Mystery of Our Declining Genes* ; *How Evolution Hurts Science* (Creation Ministries International ; Creation Research Society).

²⁹ J. Tomkins, « Tweaking the Genetic Code: Debunking Attempts to Engineer Evolution », <http://www.icr.org/article/5045/>.

³⁰ J. Wells, *The Myth of Junk DNA*, Discovery Institute Press, Seattle, 2011, 174 pages.

C. Le chromosome 2 de l'homme

Touzet considère également la ressemblance des génomes de l'homme et du chimpanzé comme une preuve de l'évolution. Il nous assure que « le principe de descendance avec modification est aussi l'hypothèse la plus simple pour expliquer la ressemblance des génomes de l'homme et du chimpanzé. En 2005, le séquençage du génome du chimpanzé a montré qu'il était très similaire au génome humain. » Mais la similitude cytogénétique entre le chromosome 2 humain et les chromosomes 2a et 2b du chimpanzé ne soutient pas l'explication transformiste. Jean-François Moreel, spécialiste en génétique moléculaire et en embryologie, nous en donne les raisons³¹ :

- Cette affirmation s'appuie sur une technique des années 1950, avant l'apparition du microscope électronique pour séquencer les gènes. Une forme de colorimétrie était utilisée, faisant apparaître les chromosomes comme autant de bâtonnets comportant des bandes colorées caractéristiques. Le facteur permettant l'apparition des bandes sur les chromosomes, le mécanisme chimique et les structures sur lesquelles se fixent les colorants, donc le support biochimique de la cytogénétique, demeurent toujours inconnus.
- Les études de plus en plus précises des gènes ont montré, en particulier, que la présence de deux centromères au milieu de chaque moitié du chromosome 2 humain ne prouvait nullement la fusion de deux chromosomes simiesques préexistants, les séquences dites « néo-centromères » se retrouvent un peu partout le long des bras de tous les chromosomes et chez tous les vertébrés chez lesquels on a bien voulu les rechercher.
- Chez les primates, certaines espèces très éloignées ont des caryotypes très proches, voire identiques, et inversement des espèces très proches peuvent avoir des caryotypes totalement différents.

IV. La sélection naturelle

Abordons maintenant la sélection naturelle, l'un des « agents » de l'évolution. La « sélection naturelle » existe en effet, elle est connue depuis longtemps, bien avant Darwin. Darwin n'en est pas l'inventeur ; c'est le chimiste-zoologiste créationniste Edward Blyth (1810-1873) qui en parle dans ses écrits (1835-37) comme de l'élimination des moins aptes pour la préservation du statu quo du groupe³². Les éleveurs l'utilisent pour produire des espèces conformes à un but souhaité (plantes résistant au gel, roses de certaines couleurs, vaches produisant plus de lait, etc.)³³. Le raisonnement qui consiste à dire : « ce que l'éleveur fait, la nature peut le faire aussi » n'est que sophisme, car ce que ne disent pas ceux qui le formulent, c'est que l'éleveur utilise son intelligence pour mettre en œuvre les lois de la génétique et qu'il sélectionne lui-même les individus sur lesquels il veut travailler, alors que l'évolution est aveugle et sans but. En outre, cette sélection n'ajoute rien au génome de l'espèce. Les éleveurs n'ont jamais produit de nouvelle espèce. Toutes les caractéristiques de la variété sélectionnée sont déjà dans le génome de l'espèce. Les mutations et la sélection, naturelle ou artificielle, ne créent rien ; elles travaillent sur une population existante.

³¹ J.-F. Moreel, « Noé et le chromosome 2 », *Le Cep*, n° 54, 1^{er} trimestre 2011.

³² R. Grigg, A review of Darwin's Brave New World, Episode 1: Spot the Spin, <http://creation.com/darwin-brave-new-world-1> ; Episode 2 : Experiments that actually don't prove evolution, <http://creation.com/darwin-brave-new-world-2> ; Episode 3 : Natural selection and change, yes ; Evolution, no, <http://creation.com/darwin-brave-new-world-3>.

³³ N.R. Pearcey et C.B. Thaxton, *The Soul of Science. Christian Faith and Natural Philosophy*, Crossway Books, Wheaton, 1994, 182, 183.

De plus, Marcel-Paul Schützenberger, l'académicien français qui était médecin et mathématicien, remarque avec justesse que le pouvoir explicatif du mécanisme de la sélection naturelle est très faible : « (...) Ce que nous pouvons faire c'est constater après coup l'effet de la sélection naturelle. Constater, par exemple, que telle espèce d'escargots est moins mangée que d'autres par certains oiseaux, peut-être parce que leur coquille est moins visible. C'est de l'écologie, très intéressante. Autrement dit, la sélection naturelle est un faible instrument de preuve, parce que les phénomènes de sélection naturelle sont patents, mais ne prouvent rien du point de vue théorique³⁴. » Sir Ernst Chain, prix Nobel de biologie, est encore plus catégorique : « Postuler que le développement et la survie des plus aptes résulte entièrement de mutations aléatoires me semble une hypothèse qui ne se fonde sur aucune preuve et qui est irrécyclable avec les faits. Ces théories évolutionnistes classiques constituent une simplification très exagérée d'un ensemble de faits extrêmement complexes et enchevêtrés, et il est surprenant qu'elles puissent être avalées si facilement et sans critique, et depuis si longtemps, par tant de scientifiques, sans un seul murmure de protestation³⁵. » Or c'est précisément ce processus qui est présenté de façon consensuelle par la communauté scientifique comme le mécanisme de production évolutive de nouvelles espèces. Pour cela, il faut que les petites mutations positives qui se produiraient s'étendent à un groupe entier suffisamment grand et qu'elles soient conservées. Elles doivent pouvoir s'imposer et se propager (par la reproduction) et la sélection naturelle doit éliminer les individus non porteurs de la nouvelle caractéristique génétique supposée mieux adaptée. On peut montrer que la probabilité que de tels événements se produisent est hors du champ du possible dans le temps imparti.

Il faut noter que les changements environnementaux n'agissent pas sur les gènes ; ce sont deux processus entièrement indépendants l'un de l'autre. Il faut donc que les mutations positives aléatoires rarissimes induisent chez un individu une caractéristique utile au moment où l'environnement change. On peut évaluer les chances qu'un tel événement se produise : la probabilité est nulle. Et encore ne s'agit-il là que d'un seul changement. Un seul changement à l'échelle d'un organe nécessite des milliers de changements dans les gènes. Il ne suffit pas qu'un nouvel organe apparaisse, il faut nécessairement que le système nerveux se modifie en conséquence, ainsi que toutes les interactions fonctionnelles, toutes dans le même sens, y compris la coordination des systèmes de gènes dès l'embryogenèse : cela fait des dizaines de milliers de miracles. Pour une transmutation d'espèce (un dinosaure en oiseau...), personne ne peut dire combien de mutations positives accumulées et passées aux descendants seraient nécessaires.

Georges Salet, professeur de mécanique rationnelle, par exemple, avait estimé en 1972 que l'apparition d'un nouvel organe a une probabilité de loin inférieure au « seuil d'impossibilité cosmique absolue » de 10^{-200} , déterminé par Emile Borel qui a affirmé qu'un événement remarquable de probabilité suffisamment faible ne se produit jamais dans des limites d'espace et de temps données (« loi unique du hasard »). Il conclut à l'impossibilité radicale d'une telle apparition³⁶. Et dans tout ce processus, on ne compte pas les nombreuses mutations nuisibles.

³⁴ M.-P. Schützenberger, « Les failles du darwinisme », *op. cit.*

³⁵ E. Chain, *Responsibility and the Scientist in Modern Western Society*, Concil of Christians and Jews, Londres, 1970, 1. Cité par L. P. Lester et R. G. Bohlin, *The Natural Limits to Biological Change*, Probe Ministries International, 1984, 86.

³⁶ G. Salet, *Hasard et certitude*, Téqui, janvier 2003 (1972), 504 p.

Par ailleurs, la durée allouée de quelques milliards d'années au développement de la vie est ridiculement faible pour les besoins de l'évolution. En outre, le temps n'a aucun pouvoir créateur. Sanford, en effet, a montré que l'accumulation de mutations diminue toujours l'adaptabilité ; et on a montré récemment que l'épistasie (interactions entre les mutations) contribue au déclin des taux d'adaptation en fonction du temps. Ainsi, plus il y a de mutations (« le moteur de l'évolution »), moins elles sont efficaces. Et Pierre-Paul Grassé, qui a étudié des générations de bactéries qui se reproduisent 400 000 fois plus vite que l'homme, ce qui équivaut à 3,5 millions d'années de générations humaines, « a trouvé que ses bactéries n'ont pas vraiment changé tout au long de ces générations. Devant de tels résultats de l'expérience, on peut raisonnablement soutenir que ni les plantes ni l'humanité n'ont évolué pendant la période équivalant à celle au cours de laquelle les bactéries ont révélé une descendance stable³⁷. »

Pour que le mécanisme darwinien fonctionne, *il faut croire littéralement aux miracles*. En réalité, les espèces vivantes sont admirablement adaptées à leur environnement,³⁸ vivant souvent en symbiose avec de nombreuses autres espèces. C'est un fait constamment observé et relevé et qui force l'admiration.

Le paléanthropologue français, Pascal Picq, écrit :

« Une des grandes questions de la théorie de l'évolution est celle-ci : comment apparaissent de nouvelles espèces et de nouvelles lignées, ce qu'on appelle la macro-évolution. C'est sur ce point essentiel (...) que la théorie synthétique rencontre un gros problème. Car la micro-évolution opère lentement, graduellement, au fil des générations. La théorie synthétique défend l'idée chère à Darwin d'une évolution lente et progressive, ce qu'on appelle le gradualisme phylétique. La nature ne fait pas de saut ! On ne passerait d'une espèce à l'autre qu'après une très longue série continue de micro-évolutions. Cette idée soulève de vraies difficultés, notamment pour la lignée humaine car, plus on trouvait de fossiles, plus on était incapable de préciser les séparations entre les espèces. (...) Très clairement, depuis la publication de *L'origine des espèces* par Charles Darwin, la théorie de l'évolution a accompli de formidables avancées, mais avec un gros problème : l'émergence de nouvelles espèces, ce qu'on appelle la « spéciation. »

Autrement dit, pour paraphraser clairement cette citation de Picq, après 150 ans de « formidables progrès » dans la théorie de l'évolution, l'émergence de nouvelles espèces pose toujours un problème insurmontable au mécanisme darwinien. Mais cela est précisément l'objet de la contestation actuelle des scientifiques créationnistes.

V. L'échec de l'explication saltationniste

Ce mécanisme évolutif suggéré par Stephen Gould, Niles Eldredge, Steven Stanley et d'autres collègues, appelé le mécanisme de l'« équilibre ponctué ou intermittent » (« saltationnisme ») a été imaginé pour précisément remédier à l'absence de preuves fossiles de l'évolution. Selon eux, rien ou pas grande chose ne se passe dans la vie des espèces pendant plusieurs millions d'années : c'est la période de *stase*, ou d'équilibre ; et puis, d'un coup, de la périphérie d'une zone géographique d'une espèce, quelques individus s'isolent et

³⁷ P.-P. Grassé, *Traité de zoologie*, Tome VIII, Masson, 1976. Cité par D. Kelly, « La doctrine de la Création, talon d'Achille des évangéliques.

³⁸ P. Picq écrit : « L'idée du programme adaptationniste est que les populations sont en équilibre avec leur environnement. » (*Darwin et l'évolution expliqués à nos petits-enfants, op.cit.*, 113.)

passent par une *évolution rapide* pour devenir une nouvelle espèce (la ponctuation). Ces dernières espèces prolifèrent et restent de nouveau inchangées pendant des millions d'années. Voilà ce qui doit produire une archive fossile sans « chaînons manquants ». Cette théorie qui n'est pas plus convaincante que le darwinisme, car il s'agit toujours d'une spéciation mais accélérée, est défendue aujourd'hui par des évolutionnistes comme Pascal Picq.

Conclusion

Dans ce bref article, nous avons voulu mettre la théorie synthétique de l'évolution à l'épreuve des faits d'observation.

De l'étude systématique et approfondie des fossiles, trois choses se dégagent :

- L'absence systématique des formes intermédiaires, ce qui est une indication très claire de la *discontinuité* entre les différents types de plantes et d'animaux.
- La *complexité* évidente de tous les fossiles jamais trouvés, qui défie l'idée d'évolution de formes simples vers des formes complexes.
- La remarquable *stabilité* des espèces au cours du temps.

Ces renseignements défont la croyance courante que les fossiles sont les témoins de l'évolution. Au lieu de voir les gisements fossiles contenir des formes intermédiaires, on voit chaque ordre, chaque classe, chaque phylum animal ou végétal surgir brusquement et séparé distinctement de tous les autres, sans aucune forme transitoire qui les relie. Dès le début de leur première apparition dans les gisements fossiles, ils sont finis, parfaits et fonctionnent à merveille.

Nous avons vu également que les deux mécanismes postulés pour la théorie synthétique de l'évolution que sont les mutations génétiques cumulatives étalées sur de très longues durées et la sélection naturelle qui les contrôle, avec les deux forces ou agents de l'évolution que sont donc le hasard et le temps combinés, sont incapables d'expliquer la spéciation, ni même l'apparition de nouveaux organes.

Alors comment comprendre que des Godinot puissent dire avec autant d'assurance : « pour tous les spécialistes de la paléontologie comme pour tous les systématiciens pratiquant la phylogénie moléculaire, l'évolution comme histoire est une donnée définitivement établie » ?

La réponse est simple en somme : c'est que l'imagination débordante a pris le pas sur la rigueur scientifique. L'idée de Darwin est donc devenue un dogme qui s'est développé, maintenu et imposé en dépit des faits scientifiques.

Le professeur William R. Thompson avait raison d'affirmer, dans l'introduction de *L'origine des espèces* (édition de 1956) pour le centenaire de Darwin, que « l'acceptation du darwinisme s'est accompagnée d'un déclin de l'intégrité scientifique³⁹. » Il poursuit : « Cette situation où des scientifiques prennent la défense d'une doctrine qu'ils sont incapables de définir scientifiquement et encore moins de démontrer avec rigueur scientifique, essayant de maintenir son crédit dans le public par la suppression des critiques et l'élimination des difficultés est une situation anormale et indésirable en science. »

³⁹ W.R. Thompson, introduction à *L'origine des espèces* de Darwin, *op. cit.*

Il ne saurait y avoir meilleure conclusion que les propos de Paul Lemoine, ancien Directeur et Professeur au Muséum :

« L'évolution est une sorte de dogme auquel ses prêtres ne croient plus, mais qu'ils maintiennent pour leur peuple. Cela, il faut avoir le courage de le dire, pour que les hommes de la génération future orientent leurs recherches d'une autre façon⁴⁰. »

Il est temps de revenir à l'enseignement limpide et éprouvé des Ecritures au sujet de nos origines : « Dieu créa... selon leur espèce. »

⁴⁰ *Encyclopédie Française*, Tome V, 1937, 5-82-3 et 5-82-8.